

Sous la direction de MICHÈLE GALLY

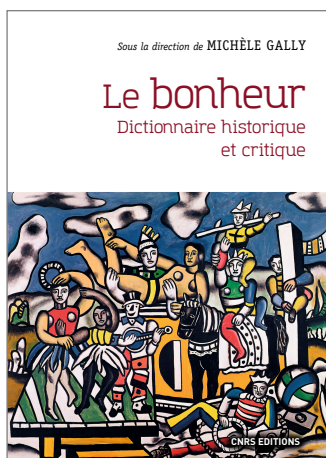
Le bonheur

Dictionnaire historique
et critique



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



« C'est que du bonheur », s'exclame-t-on désormais communément à tout propos !

Mais qu'est-ce que le bonheur ? Un désir, une aspiration ? Une disposition d'esprit, une aptitude que chacun posséderait à des degrés différents, l'humanité se divisant entre optimistes et pessimistes ?

Notre époque, pourtant lourde d'angoisses, semble en effet obsédée par le bonheur. Elle paraît faire de la capacité à être heureux une injonction, un ordre politiquement correct : multiplication de guides et de manuels, créations de clubs et de *think tank*, etc.

Ce dictionnaire est donc né d'un étonnement sur la place paradoxale prise par une notion fuyante dès que l'on tente de la fixer historiquement et psychologiquement. Il se veut donc critique. Croisant des points de vue multiples à travers 230 entrées et 92 auteurs, de la philosophie à la littérature, des arts à la sociologie, de l'économie à la psychologie et à la psychanalyse, des neurosciences à l'histoire, etc., il est à la fois instrument de connaissances et invitation à réfléchir sur le contemporain. L'enjeu de ce dictionnaire réside surtout dans la volonté de questionner les nouveaux clichés sur le bonheur.

Michèle Gally est Professeur de Littérature à l'Université d'Aix-Marseille. Elle est l'auteur d'ouvrages et d'essais sur la place actuelle de la littérature et sur la fiction médiévale et contemporaine.

Couverture :
La Grande Parade, 1952,
Fernand Léger.
Collection privée © ADAGP Paris, 2019.
Bridgeman Images/Leemage.

Maquette : © SYLVAIN COLLET

© CNRS Éditions, Paris, 2019

ISBN : 978-2-271-12728-0

DICTIONNAIRE

Le bonheur

Dictionnaire
historique et critique

Sous la direction
de Michèle Gally

CNRS EDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Sommaire

Préface : « Pour une approche polyphonique du bonheur ». Michèle Gally.....	XI
---	----

I. La création	1
-----------------------------	---

Allegro – Bagouet Dominique – Bausch Pina – Beethoven Ludwig – Blake William – Bonnard Pierre – Boubat Édouard – Carpeaux Jean-Baptiste – Chanson – Chant grégorien – Chorégraphie du bonheur – Couleur – Cross Henri-Edmond – Danses libres – Debussy Claude – Demy Jacques – Doisneau Robert – Esthétique – Fragonard Jean-Honoré – Gallotta Jean-Claude – Gauguin Paul – Halprin Anna – Harmonie – Indications musicales – Klimt Gustav – *La mélodie du bonheur* – Lartigue Jacques-Henri – *Le Bonheur* – Le Corbusier – Ledoux Claude Nicolas – Léger Fernand – Levitt Helen – Matisse Henri – Méditerranée – Mekas Jonas – Messiaen Olivier – Monte Verità – Mozart Wolfgang Amadeus – Musique – Les Nabis – Nolde Emil – Offenbach Jacques – Peinture – Picasso Pablo – Plain-chant – Pop Art – Puvis de Chavannes Pierre – Raphaël – Rouch Jean – Schumann Robert – Sourire de la danse – Titien – Trenet Charles – Varda Agnès – Wagner Richard – Watteau Antoine – Wise Robert

II. La fiction	125
-----------------------------	-----

Âge d'or – Amérindiens – Amour – Arcadie – Auster Paul – Barthes Roland – Base-ball américain – Bauchau Henry – Bobin Christian – Camus Albert – Casanova Giacomo – Cocagne – Corne d'abondance – Crébillon Claude – Delerm Philippe – Diderot Denis – Éluard Paul – Érasme – Fénelon, *La Bétique* – Fitzgerald Francis Scott – Fo Dario – Gary Romain – Les gens heureux n'ont pas d'histoire – Giono Jean – Graal – *Happy end* – Huxley Aldous – Idylle – L'imbécile heureux du mélodrame – Joie – Kerouac Jack – Le Clézio Jean-Marie Gustave – Lecture – *Le meilleur des mondes* – London Jack – Lyrisme – Mathews John Joseph – Milton John – Pamuk Orhan – Pastorale – Prévert Jacques – Quête – Rétif de la Bretonne Nicolas Edme – Rire – Roman-feuilleton – Romantisme – Rousseau Jean-Jacques – Stendhal – *Sur la*

DICTIONNAIRE DU BONHEUR

route – Tchekhov Anton – Thoreau Henry David – Twain Mark – Utopie – Vocabulaire du bonheur – Voltaire – Zola Émile

III. La pensée..... 243

Alain – Al Fârâbî – Antiquité – Aristote – Augustin – Boèce – *Carpe diem* – Châtelet (MME DU)– Cicéron – Comte Auguste – Connaître – Dante Alighieri – Darwin Charles – Diderot Denis – Ellul Jacques – Épicure – Fortune – Fourier Charles – Hédonisme – Hobbes Thomas – Idéal – Innovation – Kant Emmanuel – Marc-Aurèle – Nietzsche Friedrich – Philosophie – Platon – Plotin – Progrès – *Propos sur le bonheur* – Rawls John – Romantisme – Rousseau Jean-Jacques – Sagesse – Sénèque – Sérénité – Spinoza Baruch – Stoïcisme – Vie bonne – Voltaire

IV. Le politique 317

Anarchisme – Armistice – Bentham Jeremy – Communisme – Condorcet Nicolas de – Constitutions – Démocratie – Ellul Jacques – Engagement – Front populaire – Libéralisme politique – Liberté – Mazarinades – Révolution – Robespierre Maximilien – Siècle du bonheur (XVIII^e siècle) – Technocratie – Tocqueville Alexis de – Tolérance – Trente Glorieuses

V. Le psychique 373

Accomplissement – Addiction – Amour – Bien-être – Bon – Chance – Connaître – Coup de foudre – Désir – Divertissement – Engagement – Enthousiasme – Équilibre – Estime de soi – Freud Sigmund – Individualisme – Joie – Neurosciences – Optimisme – Oubli – Passion – Plaisir – Psychanalyse – Psychologie positive – Quête – Rêve – Rire – Stimulation (cérébrale) – Tranquillité

VI. La société..... 429

Abondance – Amérique – Armistice – Beat Generation – Bentham Jeremy – Bien-être – Bon sauvage – Bronzage – *Care* – Carnaval – Cartes postales – Club Méditerranée – Confort – Consommation – Darwin Charles – (Le) dernier homme – Divertissement – Don – Écologie – Économie du bonheur – Éducation – Enfance – Famille – Fête – Fortune – Fourier Charles – Les gens heureux n'ont pas d'histoire – Guides du Bonheur – Indicateurs du bonheur – Individualisme – Innovation – Journée internationale du bonheur – Justice – Liberté – Loisir – Manger – Mariage – Maternité – Microcrédit – Niveau de vie – Noël – Optimisme – Paix – Porte-bonheur – Prospérité –

Qualité de la vie – Rawls John – Rêve américain – Santé – Siècle du bonheur (xviii^e siècle) – Sondages – Staël (MME DE) – Statistiques – Technocratie – Travail – Vacances – Valentin (saint) – Vocabulaire du bonheur

VII. La spiritualité.....	543
Al Fârâbi – Ataraxie – Augustin – Béatitude – Bouddhisme – Christianisme – Eden – Éternité – Félicité – François d’Assise – Islam – Joie – Judaïsme – Milton John – Nirvana – Paradis – Taoïsme – Thomas d’Aquin – Yoga – Zen	
Bibliographie générale	587
Liste alphabétique des notices	589
Les auteurs	593

Pour une approche polyphonique du bonheur

« Ces deux êtres, mon grand-père et ma grand- mère, d'un commun accord, sans hésitation et sans trouble, firent ce que les mortels ne font jamais : ils réalisèrent la sagesse et le bonheur et vécurent parfaitement heureux, chose plus difficile et extraordinaire que d'avoir étouffé des monstres dans ses mains comme Hercule, ou d'avoir découvert des astres et conquis des mondes »,
Théodore de Banville

« Tout le monde est heureux à présent. – Oui, tout le monde est heureux à présent, fit Lénina en écho. Ils avaient entendu ces mots répétés cent cinquante fois toutes les nuits pendant douze ans », Aldous Huxley

« Il n'est de bonheur qu'humain, et les dieux doivent regretter parfois de n'être pas des hommes pour pouvoir être de la fête »,
Clément Rosset

Certains, comme Nicolas Marquis ou Alain Ehrenberg¹, parlent de « société du malaise » tandis que d'autres créent « Printemps » et « ligue » de l'optimisme², « Observatoire du bon-

1. Alain Ehrenberg, *La société du malaise*, Paris, Odile Jacob, 2010. Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris, PUF, 2014.

2. « Le Printemps de l'Optimisme » a été créé en 2016 par Thierry Sausset, spécialiste en « communication institutionnelle et publique » auprès de plusieurs hommes politiques et chefs d'État. Auteur de livres sur l'optimisme (*Les 101 mots de l'optimisme*, 2012 ; *50 raisons de choisir l'optimisme*, 2015), Thierry Sausset organise des journées annuelles où sont réunis divers ateliers de « développement personnel » et des conférences sur un thème donné. La « ligue de l'optimisme », qui « promeut l'optimisme et l'enthousiasme dans la vie privée, publique et économique », veut faire progresser l'optimisme en France à travers « cinquante décideurs » – chefs d'entreprises, directeurs de communication... –, organise des conférences dans les entreprises et publie un bulletin mensuel en ligne sur des thèmes afférents à la manière *positive* d'envisager la vie.

heur »¹ ou encore think-tank du « bonheur citoyen » appelé « Fabrique Spinoza »² : d'une façon générale, notre époque semble obsédée par le bonheur, voire faire de l'aptitude au bonheur ou de la volonté à être heureux une injonction, un ordre politiquement correct³.

En effet, alors qu'une morosité persistante et un manque de foi en l'avenir semblent bien envahir nos sociétés dites avancées et technologiques, le terme de bonheur fleurit un peu partout sur les affiches publicitaires, dans les sondages, dans les médias, dans une multitude d'essais et de guides de toutes sortes. Plus encore. Un doctorat en « sciences du bonheur », fondé par le sociologue Ruut Veenhoven, existe désormais à l'Université Erasmus de Rotterdam, où l'on peut s'inscrire également en master « de développement personnel » et de « culture du bien-être » – sport, santé, tourisme. En 2015 le prix délivré par la banque de Suède, dit Nobel d'économie, a été attribué à Angus Deaton pour ses travaux sur bonheur et croissance et les mesures du bien-être subjectif. Ainsi se développent des « sciences du bonheur » supposant que l'on peut chiffrer les réalités de la société et de l'individu comme celles du monde et qu'il est possible de prendre la *mesure* d'un sentiment ou concept envisagé comme objectivable, quantifiable et donc (re)productible par un certain nombre de processus (mises en condition, situations sociales, conditions économiques, etc.) et d'adjuvants (remèdes, traitements, soins...). Psychiatres, psychologues comportementalistes et économistes, prioritairement américains et anglais, sont les initiateurs et les maîtres de ce mouvement d'envergure.

La situation serait-elle paradoxale quand l'invitation, voire le *devoir* d'être heureux et l'aide au bonheur accompagnent les contraintes et les pressions grandissantes de la société sur l'individu, les menaces écologiques, l'instabilité internationale ? Quoi qu'il en soit, cet état de fait nous interpelle en tant que phénomène contemporain que l'on ne peut ni ignorer ni réduire à un seul aspect ni juger d'un seul mot.

Comment, en effet, se situer et comment comprendre la prégnance et la récurrence – du grand public aux organismes de recherche –, sur divers supports de communication et dans de multiples discours, d'une notion aussi peu évidente et aussi difficile à définir et à quantifier que le « bonheur » ? De quel *souci*, et émanant de qui, cette omniprésence relève-t-elle ? Nos contemporains sont-ils plus malheureux ou plus heureux que ceux qui les précèdent ?

C'est de ce constat et de ces interrogations qu'est né le projet de ce dictionnaire.

1. Fondé par Coca Cola France en 2010, l'Observatoire a publié jusqu'en 2016 des « Cahiers » thématiques liés à la question du bonheur et décerné des prix annuels à des jeunes Docteurs en littérature, philosophie ou sciences humaines dont le sujet entretenait un rapport avec le bonheur. C'est dire l'intérêt des entreprises pour une notion qui semble a priori leur être étrangère et le lien effectif entre « bonheur » et marketing.

2. « La Fabrique Spinoza » a été créée en 2011 comme « think tank du bonheur citoyen économique et politique, multi-partisan dont la mission est de redonner au bonheur sa place au cœur de notre société ».

3. Pascal Bruckner, *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset, 2000 ; Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006.

En français, le terme même de « bonheur » n'est pas immédiatement transparent : mot valise – bon / heur, « heur » renvoyant à « sort », « destin » (comme « *Glück* » en allemand et « *happyness* » en anglais entre « hasard » et « chance ») – qui, s'il se forme en ancien français ne devient courant que dans la langue classique et tout particulièrement important au XVIII^e siècle, supplantant les termes latins de « félicité » et de « béatitude » connotés du côté du religieux.

Il s'agissait donc pour nous d'inscrire la notion, plus que le mot, dans une histoire – une histoire de la pensée, une histoire de civilisation, une histoire de culture –, car le bonheur a une histoire. Le dictionnaire sera donc d'abord « historique ».

Cette histoire-là, par ailleurs, est essentiellement, sinon exclusivement, occidentale. On peut chercher, et trouver, des équivalences dans d'autres sociétés et d'autres civilisations (extrême-orientale, africaine, amérindienne...) et nous l'avons fait autour de quelques mots devenus familiers à nos oreilles (yoga, zen...), mais ce sont là des analogies construites à partir de notre point de vue et de nos grilles occidentales ou des importations dues aux conquêtes territoriales et/ou idéologiques. Ainsi le Bouddhisme, et plus généralement la pensée orientale, ne saurait s'assimiler au bonheur occidental conçu comme perfection.

Si donc on recentre sur l'Occident, la notion s'articule au monde gréco-romain et aux philosophes antiques avant de passer, en se transformant profondément, à la Chrétienté. La nouvelle religion, devenant hégémonique dans l'espace européen, offre un syncrétisme avec les fragments d'une pensée païenne combattue par les élites religieuses. Elle se mesure en même temps aux deux autres monothéismes, originaire pour le judaïsme et cousin pour l'islam. Le Christ, en tant que dieu incarné, crée une voie originale et un rapport entre la vie et la mort qui ne se retrouve tel quel dans aucune autre religion, fût-elle révélée. Rapport qui définit, d'une manière particulière, le bonheur – bonheur absolu et éternel, c'est-à-dire « félicité » et « béatitude » des élus qui ne peut être effectif qu'après la mort et après une vie conforme aux prescriptions de l'éthique religieuse – et cependant importance de la vie terrestre qu'aucune mort volontaire n'a le droit d'interrompre. Cette ambivalence qui draine aussi la constitution de la notion d'individu et de conscience de soi va ouvrir à ce qui paraît la contestation fondamentale du religieux : la laïcisation du bonheur au XVIII^e siècle. On le proclame alors réalisable sur terre et pendant le temps de l'existence humaine – ici et maintenant – en opposition avec le bonheur parfait de l'au-delà chrétien. Mais aussi, et c'est peut-être son aspect le plus révolutionnaire, collectif et social. Le siècle dit « du bonheur » retrouve, de ce point de vue, sous des modalités nouvelles, une Antiquité où le « bonheur » se trouvait *ici* et nouait accomplissement personnel (au sens de la démarche philosophique) et participation aux affaires de la cité.

Le bonheur du temps des Lumières doit circuler dans la communauté humaine tout entière, il doit innover les constitutions et l'organisation des États. Il faut donc le construire. Il demeure non donné mais d'une manière différente de ce qu'il était dans la pensée antique et

dans la pensée chrétienne. Cette construction s'élabore, à son tour, entre deux pôles opposés : l'individu et sa réalisation personnelle, la société et sa réalisation collective. Double souci difficile à concilier, facteur de tensions et de contradictions multiples.

Une nouvelle révolution, ou changement de paradigme, se produit dans la *modernité*, celle élaborée par un XIX^e siècle industriel qui met peu à peu la science, et la technique qui en découle, au centre de la définition du monde et de l'élaboration sociale. Le « ici et maintenant » génère des philosophies de l'Histoire qui gardent, dans leur dynamique eschatologique, la marque de la religion chrétienne (même lorsque l'on a évacué Dieu) : ainsi le marxisme et l'horizon de la victoire finale du prolétariat comme fin de l'Histoire. Mais la *modernité* pactise aussi avec l'éphémère, l'instant, le présent qui acquièrent une valeur supérieure à celles de la pérennité, de la tradition, de l'héritage. Une telle définition, d'origine esthétique et artistique, irrigue bientôt tous les domaines de la vie individuelle et sociale. Le bonheur s'en trouve à nouveau réévalué. Il va tendre à s'accorder lui aussi à l'instant vécu, actuel, et oublier le collectif, choisir l'individu contre le groupe (ou plutôt dans son effacement), et ce de plus en plus au cours du XX^e siècle. Le sociologue Albert Hirschman étudie les alternances (au XX^e) entre des périodes d'intérêt collectif pour les affaires publiques et celles de repli sur le privé. Il plaide pour une modération d'un va-et-vient gros de risques d'explosion et qualifie le « divorce du privé et du public » comme un « fléau des sociétés modernes¹ ».

Si l'on reprend les données premières héritées de l'Antiquité pour les appliquer schématiquement à l'ensemble de cette histoire, on peut donc retrouver, au-delà des différences et des ruptures, les deux grandes tendances de l'« eudémonisme » et de l'« hédonisme », la première se développant du côté du spirituel, de l'intelligible, l'autre du côté des sens et du plaisir. L'Antiquité n'a cessé de combiner les deux. Le christianisme a tendu à rompre l'alliance des deux par un dieu fait homme et, quoique devenu corps, s'offre comme corps souffrant et non jouissant. En s'éloignant du religieux, la modernité choisit la polarité hédoniste. Ce qui se met à compter de plus en plus, c'est d'être heureux en réussissant sa vie – professionnelle, amoureuse, familiale, amicale. Pas seulement. Le confort (qui à l'origine du mot signifiait « consolation » / « réconfort ») devient à son tour une valeur, un but à atteindre, un droit à conserver. Confort matériel, psychologique, moral.

La société de consommation qui s'édifie sur l'importance prise par les biens matériels va infléchir le bonheur vers « le bien-être », notion ambiguë et polymorphe aux résonances concrètes comme psychologiques, où « être » ne renvoie pas à une ontologie mais avant tout à l'aisance du corps et des sens. Les psychothérapies prennent le pas sur la philosophie, la psychologie positive sur la psychanalyse : la thérapie tend à devenir une vision de la société.

1. Albert Hirschman, *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard/Pluriel, 2013 (Princeton University Press 1982 ; traduction française Fayard, 1983).

Par ailleurs, on ne spéculé plus sur le bonheur comme idéalité quand il en vient à participer au mouvement général de *naturalisation* des actes humains. On ne cesse de chercher du corporel dans ce qui ne saurait s'y réduire : le cerveau et son fonctionnement neuronal explique pensée et émotions, les définitions neurocognitives du bonheur tendent à *proposer* un bonheur dont le processus n'appartient plus à la volonté consciente d'elle. Le bonheur serait-il une disposition d'esprit, une sorte d'aptitude que chacun posséderait à des degrés différents en dehors de toute condition de vie, l'humanité se divisant entre des optimistes et des pessimistes en quelque sorte, autrement dit une question d'ADN et de « gènes »¹ ? Des scientifiques le pensent.

Les adjuvants médicaux (psychotropes, anxiolytiques, antidépresseurs...) agissant sur des processus chimico-psychiques pallient à l'angoisse, au désespoir, au mal-être, et créent, de fait, un état d'apaisement, de tranquillité, de sérénité. Ils permettent, c'est incontestable, de vivre ou de revivre, sans avoir besoin d'une *pensée* de la vie.

Le marketing, de son côté, s'intéresse aux recettes qui proposent d'atteindre une forme de « bonheur », de « plénitude », depuis les plages pseudo-paradisiques des catalogues de voyagistes jusqu' aux manuels multiples de bien-vivre, qui apprennent à prendre soin de soi, sinon à méditer et à « faire zen ». Le travail intérieur qui fondait, depuis l'Antiquité et à toutes les étapes précédant la nôtre, l'aptitude au bonheur et sa quête y connaît un infléchissement inédit. Ses enjeux sont transformés : la méditation est devenue un traitement du mal-être et a peu à peu avec les exercices spirituels des Anciens et des mystiques à la recherche d'une communion/fusion avec le monde, le divin ou la totalité. Mais le succès de ces publications est aussi, bien sûr, tout à la fois, le symptôme d'une difficulté existentielle, d'un manque peut-être indéfinissable d'autre chose que l'horizon matériel, et leur médecine². Cette vaste entreprise de « bien-être » correspond à la place centrale accordée à la notion d'individu dans nos sociétés, à l'importance (et la possibilité déclarée) pour chacun de choisir son destin, à son aptitude (ou non) à *positiver* toute situation personnelle et ce jusqu'à une sorte de sacralité de l'individualité à travers le « développement personnel³ ». L'individu est devenu une valeur, et une valeur marchande.

Car la question centrale, pluriséculaire, demeure celle de la dialectique individu/collectif ou privé/public, question qui prend de nos jours des formes nouvelles, produits d'une lente histoire de la formation de la notion d'individu, responsable de ses actes et capable de parler de soi (dont une étape est l'obligation pour les chrétiens de se confesser à partir du XIII^e siècle),

1. Une équipe de la London School of Economics and Political Science a isolé en 2011 un gène transmetteur de sérotonine qui aurait un rapport avec la satisfaction dominante éprouvée par ceux qui en ont une version plus performante (c'est-à-dire « plus longue ») que d'autres.

2. Nicolas Marquis, *op.cit.*, a étudié l'impact des multiples livres de guides du « bien-être » sur leurs lecteurs qui en saluent globalement l'efficacité.

3. Dans l'édito de la revue, *Sciences et bonheur*, qu'il dirige, Gaël Brulé, qui est passé par l'Université Erasmus, défend l'idée « selon laquelle l'individu est le seul détenteur des clés de son propre bien-être ainsi que de son évaluation » (novembre 2016).

dont le culte de soi et l'attention à soi actuels sont un aboutissement. Toutes les nouvelles thérapies, par définition, ne jurent que par l'individu. L'homme antique, auquel il est si souvent fait allusion, était un « *zoon politikon* » (un « animal politique »). La « vie bonne » s'associait à une éthique. Celle-ci comportait deux dimensions – maîtriser ses passions pour construire une justice, des lois de vie commune non pour « aller mieux ». L'éthique renvoie à une morale, aux règles de vie nécessaires à la survie du groupe. L'ancienne opposition et complémentarité (ou celle de sociétés différentes des nôtres) entre vie contemplative et vie active doit-elle être repensée ? La descente du bonheur, du ciel dans l'espace politique, qu'accomplissait le XVIII^e siècle, tout en donnant l'élan de la jouissance corporelle et de l'attention à soi, s'accordait avec une dimension collective qui n'est plus d'actualité au XXI^e siècle. Or que signifie construire une vie privée en dehors de la condition sociale de l'homme et de son poids et dans le déni de leur importance ? Le bonheur n'a-t-il pas toujours à voir avec la communauté à laquelle l'individu appartient, quand bien même celui-ci vit des « bonheurs » dans la sphère intime et privée, liés à la gaité, au plaisir, ou encore à la joie de la découverte et de la connaissance, aux enthousiasmes de l'engagement, à l'expérience esthétique reçue ou créatrice, à toutes les satisfactions de la sensibilité et de l'intellect ? Le XIX^e siècle des mouvements populaires et de la foi scientifique dans le progrès a, à la fois, construit l'espoir d'un bonheur social et commun et l'a détruit. À défaut du bonheur des peuples resterait la conquête du bonheur par chacun, comme l'on peut. Est-ce si simple et est-on sûr qu'il s'agit d'une décision *individuelle* et libre ?

Les deux champs de l'individuel et du collectif ne cessent, de fait, d'échanger leurs priorités. Les utopies sont devenues des dystopies mettant en scène des sociétés liberticides qui s'édifient parfois au nom d'un bonheur pérenne comme chez Huxley sur la confusion de la paix et du bonheur et sur une sorte d'endormissement généralisé des consciences. Or, en un effet de retour du politique, un BNB (« bonheur national brut ») quelquefois appelé BIB sur le modèle du PIB (« produit intérieur brut »), a été créé il y a quelques années par le petit pays du Bouthan et adopté par tous, comme une ultime manœuvre pour mettre au premier plan un bonheur supposé *national* et une compétition mondiale, sur le modèle de la compétition économique. À l'instar de la journée des femmes est instaurée une journée internationale du bonheur. Le bonheur, pris dans ce mouvement, devient affaire de chiffres, d'enquêtes et de statistiques. Les pays sont classés en fonction de mesures et le bonheur, nouvel objet d'études, relève, non sans difficulté et débats, des sciences de l'économie. Mais Bentham au XVIII^e n'envisageait-il pas déjà le bonheur comme calcul ? Doit-on voir dans ces derniers développements la pointe extrême de la laïcisation et de la politisation du bonheur engagées au XVIII^e et ce, sur de nouvelles bases ? En 2009, le président Sarkozy charge des économistes, Joseph Stiglitz, Amartya Sen et Jean-Paul Fitoussi, d'inventer de nouveaux indicateurs qui permettent de prendre en compte la notion de bien-être individuel pour mesurer les performances d'un pays¹.

1. Commission sur la mesure des performances économiques et du progrès social, 2008, rapport remis en 2009 (www.ladocumentationfrançaise.fr) : s'interroge sur la pertinence et les limites des mesures fondées sur le PIB. Celui-ci s'avère inadapté pour évaluer le « bien-être » des citoyens.

L'OCDE (l'Organisation de Coopération et de Développement Économique), depuis 2011, propose onze critères d'évaluation du bonheur entre données objectives et subjectives, et l'ONU a appelé également en 2011 à introduire le bonheur comme indicateur économique tout en produisant un rapport mondial sur le bonheur (le premier en 2012). Le « bonheur », défini en terme d'un bien-être pluridimensionnel (santé, éducation, environnement, sécurité, etc.), devient un indicateur du progrès social et *objectif* des politiques publiques. Au sein d'un classement annuel mondial des pays, les enquêtes sociologiques font aussi apparaître des différences d'appréhension du bonheur sans rapport avec le niveau de vie et la situation ni du pays ni des sondés. Les Français, par exemple, déclarent, une sorte de déficit de bonheur au regard de leurs voisins européens, (et américains) et ce sans cause objective déterminante¹.

Ces dispositifs internationaux et directement politiques aussi bien que le triomphe de l'égoïsme imparfaitement corrigé par l'antidote du « care », dessinent les reconfigurations actuelles d'une notion mouvante autant qu'ancienne. Une notion, envers et contre tout, qui persiste, compagne têtue de l'histoire humaine.

Les généralités que nous avons brossées veulent servir de cadre chronologique général au cours duquel la notion de bonheur varie au sein de ruptures épistémologiques, politiques et sociales. Il va de soi que l'histoire d'une telle notion ne se présente pas comme une succession de définitions et de conceptions indépendantes et exclusives les unes des autres ni que chaque époque rejette comme obsolètes et définitivement dépassées celles qui la précèdent. Ce sont les tendances lourdes du discours dominant et dominateur, discours du et des pouvoirs, discours qui organisent des représentations du monde à tendance universelle, qui nous ont servi à qualifier et isoler schématiquement quatre grands moments (Antiquité, âge médiéval et classique, XVIII^e-XIX^e, XX^e-XXI^e siècles). Il existe, bien évidemment, à chaque étape d'autres discours, minoritaires ou décalés, parfois résistants.

Mais le constat est le suivant : l'idée de bonheur tisse des liens directs avec la société et la culture de chaque époque, elle est perméable aux croyances et aux conceptions du monde, dépendante de l'organisation sociale et économique, et, pour cela, elle ne saurait être cernée par un seul type d'analyse et de représentation, qu'il soit philosophique, théologique, historique, esthétique, poétique, sociologique, économique...

Voilà pour le premier enjeu de cet ouvrage.

La nécessaire diversité des approches engage directement le second : nous avons voulu que ce dictionnaire soit fondamentalement « critique », au sens que, en croisant des points de vue multiples, de la philosophie à la littérature, des arts à la sociologie, de l'économie à la psychologie et à la psychanalyse, des neurosciences à l'histoire..., il ne soit pas uniquement un instrument de connaissances et suscite la réflexion sur ce qui est actuel à la lumière de ce qui a

1. Claudia Senik, *L'économie du bonheur*, Paris, Seuil, 2014, chapitre 7. C'est une des raisons affichées de la création de la « ligue de l'optimisme ».

été, qui est perdu ou différent, de ce qui subsiste à l'état de traces, de ce qui fait naître interrogations et doutes, de ce qui constitue des modèles concurrents réciproques. Le contemporain, dont nous partons, résulte de processus historiques et en constitue un moment particulier ni absolu ni définitif. Le bonheur peut, parce qu'il est globalement une aspiration, un désir plus qu'un accomplissement, devenir un fil d'Ariane pour saisir les forces en jeu dans notre présent, en découvrir les modalités, éventuellement en contester certains aspects, prendre conscience de certains autres. En un mot réfléchir et se forger une opinion.

Cette ambition a guidé le choix de la forme.

Celle du dictionnaire nous est apparue la plus propre, face à ce qui aurait été le énième essai sur le bonheur, à réunir, rassembler, non seulement cette histoire complexe mais, précisément, les différents types de discours sur le bonheur et ses représentations. Diversité qui traverse l'historicité de la notion autant que ses définitions contemporaines. Si donc le bonheur émerge à plusieurs champs d'analyses et de réalisations, on ne peut le cerner que de manière polyphonique.

Un dictionnaire, par la composition apparemment neutre de l'ordre alphabétique, offre une vision kaléidoscopique qui n'impose pas un sens univoque. Le nôtre dessine, en cela, une constellation autour d'une notion dont la saisie ne se fait que *de biais*, indirectement, et par la multiplicité de ses approches. La difficulté de l'entreprise, sinon son défaut, est le risque d'éclatement, de dispersion – risque dont nous avons choisi d'atténuer les effets en organisant l'ouvrage autour de sept « domaines » : création, fiction, pensée, politique, psychique, société, spiritualité. De la création et de la fiction à la philosophie et au social, champs d'expression et champs de réflexion, mises en scène et définitions se répondent pour tisser une cohérence que renforcent les nombreux renvois des uns aux autres. Le bonheur de danser (de Pina Bausch à Halprin ou Bagouet), de sculpter (Carpeaux), de peindre (...) ne saurait avoir la même forme, être rendu par les mêmes mots que ceux du penseur qui définit et discute la notion, du politique (des pamphlets des *Mazarinades* aux utopies anarchistes) ou encore du mystique pour qui, et de manière différente, le bonheur constitue un espoir, un horizon parfois paradoxal. À ce jeu les représentations littéraires et artistiques gardent toujours une forme d'ambivalence, d'ambiguïté, d'hésitation entre bonheur et malheur – celles mêmes de la vie.

Nous avons voulu faire appel prioritairement à des spécialistes de leurs domaines respectifs, chercheurs et universitaires, de toutes disciplines et horizons intellectuels, capables de synthétiser la notion à travers des œuvres, des pensées, des champs disciplinaires comme autant de balises historiques et/ou contemporaines. Mais nous avons aussi désiré solliciter le point de vue et le témoignage d'artistes, de praticiens, d'autres professionnels : musicien et chef d'orchestre, professeur de yoga, directeurs de musées, médecins... Le résultat ébranle parfois la stricte unité stylistique et registrale. C'est pourtant là que joue la forme contraignante du dictionnaire qui, par ses règles générales et ses normes de présentation, atténue la diversité des tons et des manières d'expression, l'encadre et la régule sans l'abolir. L'ordre donne une forme au désordre, une unité au multiple.

POUR UNE APPROCHE POLYPHONIQUE DU BONHEUR

Et c'est au lecteur, dont la lecture dans un dictionnaire se fait « à sauts et à gambades », de prendre plaisir à des sautes de points de vue, de vocabulaire, de tonalité – du plus engagé et empathique avec son sujet au plus scientifique et objectif, de la biographie au conceptuel, des termes anciens, français et étrangers, aux vocabulaires spécialisés de tel et tel savoir. Certains textes pourront surprendre et ne correspondront pas exactement aux discours de vulgarisation actuels. La fonction de ce dictionnaire réside aussi dans cet écart qui permet de questionner et de nuancer les nouveaux clichés et lieux communs sur le bonheur.

Je ne saurais remercier individuellement chacun des contributeurs qui ont accepté de m'accompagner dans mon projet et de se prêter à un exercice difficile : mettre en relation leur connaissance d'une œuvre, d'un artiste, d'un penseur (...) avec une notion. Sans eux, l'ouvrage n'existerait pas. Je leur suis, à tous, reconnaissante et redevable.

Mais je me dois de faire une mention spéciale à de proches collaborateurs comme Valérie Da Costa qui a assuré l'organisation de la majorité des notices « arts ». Sans elle je n'aurais pu trouver les spécialistes, qu'elle a su convaincre, de ce vaste domaine. Jean-Damien Mazaré, quant à lui, m'a non seulement aiguillée vers des chercheurs en littérature XVIII^e qui est sa spécialité, et plus largement en littérature, mais m'a permis de rajeunir l'équipe, élément essentiel dans l'appréhension du bonheur ! Salvador Juan a généreusement contacté pour moi ses collègues sociologues chercheurs du CERReV (Centre d'Études et de Recherche sur les Risques et la Vulnérabilité) de l'Université de Caen qui ont rédigé des textes fondamentaux dans notre perspective critique.

Certains, de leur propre décision, ont écrit sur de nombreux sujets, permettant ainsi une cohérence de propos et de style autour d'une période ou d'un champ : ainsi Frédérique Ildefonse et Alain Petit qui ont composé magnifiquement les entrées sur la philosophie antique et orientale ; Max Hardt qui a mis ses compétences philosophiques au service d'un grand nombre de notions ; Jean-Claude Dupont qui a assuré tout ce qui relève des approches actuelles autour des neurosciences – capitales pour notre propos.

Auteurs d'une notice unique ou d'un regroupement, participants de *la première heure* ou de *la dernière*, tous ont su jouer le jeu d'un livre qui, dans son propos, ne pouvait être que collectif, multiple et... éternellement inachevé.

Michèle Gally

Vignet Julien :

Docteur en sociologie. CERReV (Centre Étude Recherche sur les Risques et Vulnérabilité)
Université de Caen.

Anarchisme, Engagement

Villeneuve de Janti Charles :

Conservateur en chef du patrimoine. Directeur des Nancy-Musées.

Blake

Villodre Nicolas :

Docteur de l'université de Paris I. Journaliste, spécialiste d'art contemporain (danses, cinéma, photographie), membre du Centre National de la danse.

Bagouet, Bausch

Zan Vitor :

Chargé d'enseignement à l'Université de Paris III en études cinématographiques.

Mekas

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr